

Vol. 1 No 2 Montréal, juillet-août 1994
1\$

Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans sa tête



«Balconville»
Un été de toutes les couleurs

pp. 7-9

(Photo: John Johnston)

SOMMAIRE

- 2 Mot de bienvenue
- 3 Page éditoriale
- 4-6 Dossier festivals
- 7-9 Dossier vacances
- 10 Opinion: prostitution
- 11 Billet
- 12-13 Exposition photos
- 14 Témoignage
- 15 Intervenant
- 16-17 Méthode «empowerment»
- 18-19 Réforme sociale (Loi 120)
- 20-21 Camelots de L'Itinéraire
- 22 Boîte aux lettres
- 23 Aide aux locataires
- Recyclage de vélos



WMI du Québec
352-2020

Le «derrière» des événements publics

Tout festival ou fête populaire amène ses avantages et désavantages. Lorsqu'une masse de gens se réunit, ça déplace de l'air et change le paysage de la ville. Derrière ces événements, une machine invisible se met en branle pour satisfaire tout le monde...c'est-à-dire créer beaucoup d'insatisfaction.

pp. 4-6

**Exposition
Des itinérants
prennent Montréal
en photos
pages 12-13**

(Photo: John Johnston)

Les vacances brillent pour tout le monde

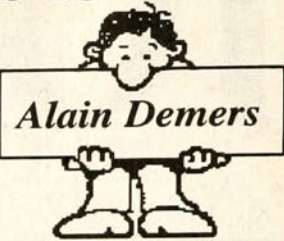


24 heures de la date de tombée, je fonds littéralement sous le fardeau du travail et de la chaleur. La canicule n'a pas de préjugés et touche tout le monde, surtout les pauvres chambreurs. En direct de sa piaule, un chambreur en chaleur nous guide dans son enfer.

Étant enfant, l'été représentait les vacances, sorties, plaisirs et joie de vivre. Aujourd'hui, que représente cette période de l'année pour les gens

défavorisés? Pour un travailleur, cela représente 50 semaines à échafauder des plans de préparations et d'économies pour 2 semaines de liberté. Dans le cas du chômeur ou, à plus forte raison de l'assisté social, le terme "vacances" perd toute sa signification.

«Balconville mon amour» c'est un peu tout cela, jusqu'à ce que commence la panoplie des festivals. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses, même les moins bien garnies, avec les scènes extérieures où se déroulent des spectacles gratuits. En dépit de cela, tout n'est pas rose pour les résidents avoisinants. Nous avons envoyé un de nos reporters (à moitié fondu) s'informer sur place. Continuant nos pérégrinations, nous avons appris que des itinérants passent une semaine dans la région des Laurentides



(au bord d'un lac). Attendez plutôt de lire l'article de Soeur Nicole! "Shocking", vous verrez!

Parmi les groupes communautaires, le nôtre et d'autres aussi, ça bouge! La loi 120 a un impact sur leur avenir. Au Réseau d'aide, on s'est penché sur la question. M. Charest, (coor-donnateur au RAPSIM) nous parle de la précarité du financement dans le cadre de la régionalisation en cours.

La rédaction constitue l'âme d'un journal, mais à L'itinéraire ce sont aussi les vendeurs, ceux qui vous demandaient l'aumône et qui depuis le mois de mai représentent le lien entre vous et moi ainsi que le reste de l'équipe; lisez ce qu'ils en pensent.

L'itinéraire de vos vacances, c'est cela et plus encore.

JOURNAL L'ITINÉRAIRE

1223, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2L-1R5
Tél.: (514) 597-0238

Le Journal L'itinéraire est publié six fois l'an, par le Groupe L'itinéraire et est vendu sur la rue au coût de 1\$.

Coordination • Danielle Trussler
Rédacteur en chef • Alain Demers
Collaborateur • Josette Bouchard, Le Concierge, Alain Demers, Pierre Hamel, Jean Le May, Sr Nicole Fournier, Robert Beaupré, Denis Blanchard, Carmen Langlois, René Charest, Roger Hébert
Mise en page • Josette Bouchard, Serge Lareault.
Promotion • Jocelyne Mac Donald
Distribution • Pierre Hamelin, Roger Hébert, Michelle Wilson
Conseiller • François Thivierge
Photos • John Johnston, Serge Lareault, Josette Bouchard
Imprimeur • Imprimerie Québecor



L'itinéraire est entièrement recyclable

Le Journal L'itinéraire a été rendu possible grâce à une subvention du ministère de la Santé et des Services sociaux. Toutefois, les points de vue exprimés dans cette publication sont ceux des auteurs et n'engagent pas le MSSS.

LE RÉSEAU D'AIDE

AUX
PERSONNES
SEULES
ET
ITINÉRANTES
DE
MONTREAL INC.

94,
RUE STE-CATHERINE EST
MONTREAL (QUEBEC)
H2X 1K7

TÉL.: (514) 879-1949

MARCHÉ AMHERST
524-2343

BIÈRE-VIN-CIDRE
EPICERIE - REVUES - JOURNAUX
AGENT LOTO-QUEBEC
VIANDE FROIDE - FRUITS & LEGUMES

OUVERT 7 JOURS
LIVRAISON GRATUITE

524-2343
1883 RUE AMHERST (Près Ontario)

Regarder passer le train

Vous avez acheté notre dernier numéro, au mois de juin ? Bien fait, vous ne trouvez pas ? Et la présente édition comment la trouvez-vous ? Oh ! bien sûr, vous êtes submergés de journaux grand format et de magazines aux pages de papier glacé et aux photos qui font plus vrai que vrai. Les articles bien figolés et les idées exprimées en long et en large, vous connaissez évidemment.

Seriez-vous devenus difficiles et exigeants à force de baigner dans les images parfaites et la grammaire épurée. Consolerez-vous chers lecteurs et lectrices, vous n'êtes pas les seul(e)s. Notre monde est ainsi fait ... du moins dans les médias électroniques et les beaux magazines dispendieux.

Le journal L'Itinéraire est différent. Prière de ne pas attendre le produit parfait, la phrase bien tournée ou la photo de vos rêves. L'équipe de L'Itinéraire apprend à travailler, à écrire, à s'exprimer. Ce sont pour la grande majorité des ex-itinérant(e)s qui développent au fur et à mesure leurs capacités. Ils tentent de s'habituer à venir régulièrement aux réunions, à se dégêner pour exprimer une idée, à se surpasser pour oser l'écrire et à ne pas se décourager lorsque c'est difficile.

Certains apprivoisent l'ordinateur alors qu'ils n'ont jamais touché à une machine à écrire. D'autres vont voir des gens d'affaires pour leur proposer des espaces publicitaires alors qu'ils sont paralysés par la gêne.

Voilà les «spécialistes» du journal L'Itinéraire qui volent de leurs propres ailes pour vous offrir somme toute un produit qui se tient et dont ils ont raison d'être fier(e)s.

Notre monde moderne a souvent transformé ses sujets en super «gérants d'estrades» capables de se prononcer sur tout et rien et de juger en deux temps trois mouvements des grandes questions de l'heure ... sans jamais prendre part à l'action.

Le grand mérite des artisans du journal L'Itinéraire demeure selon moi de ne pas se contenter de regarder le train passer. Joignez-vous à eux chers lecteurs et participez. Parlez de notre journal à vos ami(e)s et dites-leur de l'acheter à leur tour. Écrivez-nous et rendez-vous compte par vous-mêmes de la difficulté de communiquer. Mais surtout, surtout ne nous évaluez pas trop durement.

Nous venons de loin et nous allons à la vitesse du train-train quotidien. Rappelez-vous cependant: p'tit train va loin !!!

Jean Le May

Le jugement injustifiable



Y'a des matins où je préfère me mêler de rien, rester tranquille. Pourtant, difficile de ne pas se sentir impliqué quand, de ma fenêtre, j'entends les rires, les potins et les salutations qui résonnent de l'escalier sous les arbres, et qui invitent à la fraternité. Je suis l'homme à tout faire d'une maison de chambres où étudiants et assistés sociaux sont dans le même panier.

En une heure, j'ai salué Angela la belle Américaine et Branko le Croate cassé par la guerre, Gaëtane l'artiste-peintre et Rolland l'astrologue, Lili la musicienne et Jean l'acteur déchu. Marina part en pique-nique avec son jeune fils dans le parc. Mlle Josée plante des fleurs autour des arbres du trottoir. Gros-Pierre sort ses vidanges et les "fout" dans le "container" sous ma fenêtre. Ti-Claude a rencontré une jolie femme mais; comme disent les mauvaises langues «elle a un p'tit et son chum l'a abandonnée...» Lui et sa nouvelle famille me touchent quand ils descendent avec mille précautions l'énorme landeau dans les escaliers à pic. Je les envie, même s'ils s'entassent dans une chambre, sacrifiant confort pour études universitaires éventuelles. Le bébé me fait des tatas. Je suis heureux d'avoir été salué par un roi.

Personne ici ne parle du petit juge qui veut nous convaincre que nos enfants sont illégitimes, coûteux et encombrants. Pour une fois les médias n'ont pas insisté là-dessus. Personne n'est plus surpris ni étonné de tels propos venus des bons fonctionnaires payés grassement à même les fonds publics. Ici les fleurs poussent, les enfants dansent, le terrain est fertile. Le «show» est meilleur que celui de Pink Floyd. Et le ticket est gratuit. Ici la vie a sa propre valeur. Et les capitalistes n'y voient toujours pas de profit... les pauvres.

le concierge



(514) 521-1280

3100, rue Rachel Est, Montréal, Qué. H1W 1A1

Des festivals qui ne font pas que des heureux

Pierre Hamel

C'est maintenant une tradition: l'été à Montréal ne se passe pas sans ses festivals et ses nombreuses manifestations artistiques: *Festival international de jazz*, *Festival Nuits d'Afrique* et *Festival Juste pour Rire*, sans compter les feux d'artifices et la St-Jean-Baptiste.

Pour le seul mois de juillet, le calendrier 1994, **Festivals et événements culturels majeurs**, comprend une liste de huit événements d'envergure.

Bon nombre de Montréalais apprécient ces festivals qui contribuent à rendre la culture accessible à un large public. Certes, le tout-Montréal vibre aux accents de la musique et de la fête. Les touristes affluant d'un peu partout au Québec et même d'outre-frontières, les retombées économiques

qui sont générées sont les bienvenues, en ces temps de morosité financière. N'y aurait-il pas, cependant, moyen de susciter la participation populaire sans devoir pour autant «tasser» certaines catégories de citoyens?

Pour le meilleur ou le pire la vie quotidienne des citoyens est perturbée. L'afflux des touristes et des banlieusards venus grossir le bassin habituel de population amplifie les effets pervers dus à la densité démographique.

Les déplacements piétonniers se font plus difficilement. La circulation automobile, avec sa cacophonie de klaxons et mugissements de moteurs, accroît la congestion de la voie publique sans compter la pollution atmosphérique et sonore. Des rues sont fermées à la circulation motorisée, ce qui oblige à des détours et des changements d'horaire.

Les usagers du transport en commun n'ont d'autre choix que s'adapter. Jusqu'au cyclisme qui connaît un élan frénétique.

Pas étonnant que, plus qu'en aucun autre temps de l'année, les piétons se promènent à leurs risques et périls, guettant cyclistes, automobilistes ou encore patineurs d'été qui filent à vive allure.

L'absence de civisme des uns et même la «sauvagerie» des autres exaspère cette résidente du Centre-Sud, soucieuse de sa sécurité et celle de sa fille de neuf ans. «Qui va enfin avoir le courage de poser des contraventions?» tonne-t-elle

avant de déplorer la congestion aux abords du pont Jacques-Cartier de même que la consommation d'alcool sur la voie publique pendant l'*Internationale Benson & Hedges* des feux d'artifice.

À la Ville de Montréal, on affirme prendre des précautions pour que la vie des citoyens ne soit pas trop perturbée lors de ces événements. Un responsable du Service de la culture, M. Alain Petel, dit que la municipalité procède, dans les quartiers directement exposés à des retombées potentiellement négatives, à un sondage auprès des résidents. Même si nous n'avons pu vérifier



(Photo: John Johnston)

Les festivals et fêtes populaires montréalaises sont préparées dans leurs moindres détails. Tout doit être précis comme les aiguilles du montre afin d'éviter des désagréments de toutes sortes.

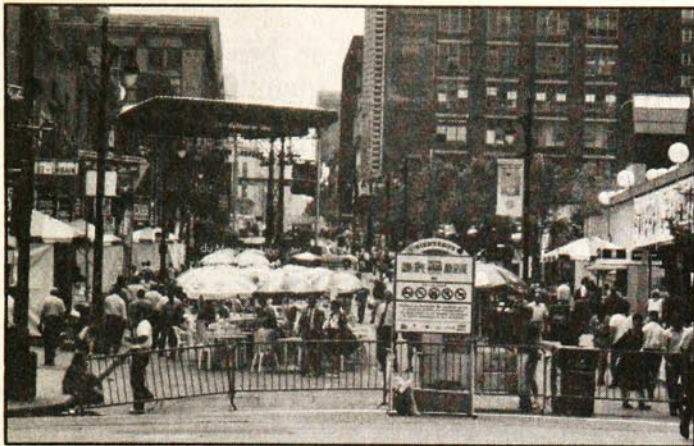


Chambre des communes
Ottawa (Ontario) K1A 0A6

**AVEC LES HOMMAGES DE
GILLES DUCEPPE**

Député de Laurier/Sainte-Marie
Whip de l'Opposition officielle

Le derrière des événements publics



(Photo: John Johnston)

Les festivals changent littéralement le paysage de Montréal en créant de nouvelles places éphémères.

l'impact réel de ce moyen de consultation, il semble que des personnes âgées, des chambreurs et autres résidants du centre-ville aient à se plaindre du bruit excessif et de l'encombrement de la voie publique.

Une locataire des Habitations Jeanne-Mance, îlot de HLM du centre-ville, estime que la situation était «un peu moins pire» l'an dernier. Elle ajoute aussitôt: «Je trouve ça terrible pour les gens âgés et les mères de famille qui ont besoin de se reposer la nuit. Pas d'autres choix que de dormir à la chaleur, toutes fenêtres fermées».

Une dame domiciliée au même endroit est plus catégorique: «Je n'aime pas le Festival du jazz. Je n'y vais pas parce qu'on ne peut pas passer. Trop de monde, on ne voit rien je laisse ça pour les jeunes. Ça résonne dans les oreilles, c'est trop fort. J'aime la bonne musique mais pas ça.»

Manifestement tous

ne sont pas de son avis, ce qui ne le légitime pas moins. Le Festival de jazz a quand même attiré 1,4 millions de personnes l'an dernier, d'après les données fournies par la firme Impact-Recherche. À titre de comparaison, la première édition de ce festival, en 1980, avait réuni quelques 12 000 personnes seulement.

Autre indice de l'impact de l'événement: le nombre de musiciens. En 1986, le Festival de jazz a atteint le chiffre magique de 1000 musiciens qui se sont produits au cours de 25 spectacles différents chaque jour. En 1992, année des Fêtes du 350^{ième} anniversaire de Montréal, ce sont 2000 jazzmen qui ont fait l'événement.

Lors d'une visite à des chambreurs de la Maison Eugénie-Bernier, au coeur de l'action festivalière, l'un d'eux explique: «les festivals, ça attire la banlieue. Eux, ils ont leur terrain, leur tranquillité. Ici, ils

dérangent littéralement tous les résidants du coin. C'est un flot continu d'autos et de bicyclettes. Du 24 heures sur 24. Aux petites heures du matin, sur Viger, c'est comme aux heures de pointe. Puis ça dure comme ça tout l'été. C'est vraiment l'enfer.»

Malgré tout, des citoyens aiment bien les festivals d'été. Ainsi ce chambreur, rencontré au même endroit, un fervent de jazz: «J'aime le professionnalisme. Ça prend des types formidables, comme les membres du George Washington Trio, par

exemple, pour jouer de la trompette ou du saxophone comme ils le font. J'ai pratiqué de ces instruments quand j'étais au secondaire. C'est difficile de sortir des sons harmonieux.»

Un autre résidant du secteur se dit fasciné par la programmation musicale et par le bon ordre qui règne durant les festivals: «Depuis deux ou trois ans que j'y vais, je suis toujours émerveillé du civisme dont à peu près tout le monde fait preuve».



Confrontation Fêtards vs résidants

Pierre Hamel

L'organisation d'événements majeurs comme les festivals d'été à Montréal ne va pas sans réglementations et encadrement. Ce qui n'élimine pas, hélas, de malheureux accrochages

dont il semble que soient victimes certains individus ayant présumément troublé la paix.

Les promoteurs des divers événements culturels s'engagent à respecter les règlements et normes édictés par la municipalité. Un document du Service de la culture, **Convention pour la tenue d'un**



CDEC Centre-Sud/Plateau Mont-Royal
(Corporation de développement économique et communautaire)

VOIR LE DÉVELOPPEMENT AUTREMENT

1800, rue Parthenais, bureau 300-B, Montréal (Québec) H2K 3S3
Téléphone : (514) 521-2727 - Télécopieur : (514) 521-2426

événement public stipule, au sujet du bruit (**Règlement 4996**): «Le niveau de pression acoustique admis par le Comité exécutif de la Ville de Montréal est de **80 DBA à 35 mètres de la scène.**» A l'item **Occupation du domaine public (Règlement 3.33)**, on trouve: «Il est interdit d'entraver entièrement le passage d'une rue avec des équipements fixes. Dans tous les cas, il faut prévoir un dégagement d'au moins **4,5 mètres (15 pieds)** sur la chaussée et **6 mètres (20 pieds)** en hauteur. Une entrée et une sortie, sur la voie publique, pour le passage des véhicules d'urgence doivent être accessibles en tout temps.»

Cependant, tout se passe comme si, face à toute une frange de la population, aucune norme écrite ne régissait les relations de celle-ci avec des gens chargés d'assurer la sécurité publique.

Lors de la rencontre avec des locataires de la Maison Eugénie- Bernier, l'un d'eux raconte avoir été témoin d'une expulsion brutale, effectuée l'été dernier au Square

Berri, par un agent de la paix à l'emploi d'une firme privée. La police ayant été mandée sur les lieux par un badaud offusqué de l'usage excessif de la force, notre témoin a été à même de constater la différence d'approche entre le travail des policiers et celui des agents de

de sécurité, c'est tout autre chose. Dès qu'ils portent uniforme et calotte, dès qu'ils sont munis d'un walkie-talkie ou que sais-je encore, ils se sentent investis d'une mission de maintenir à tout prix la loi et l'ordre.» Mais, professionnalisme ou pas, des sans-abri encaissent toujours.

se produit uniquement quand les usagers des diverses ressources nous en font part.» Pourtant, des intervenants communautaires, membres du Comité de liaison MSSS/ Ville de Montréal où siègent aussi des représentants de la police, insistent: «S'il y a opération nettoyage, dites-le nous!»

Au sujet des gens qu'on amène à la Maison du Père, René Charest est catégorique: «Ma position là-dessus va être claire et nette. La personne itinérante n'est pas enregistrée comme usagère de l'une ou l'autre des ressources existantes. Les représentants de l'ordre ne s'imaginent pas qu'ils sont face à quelqu'un qui a besoin de services. Ils oublient tout le reste et semblent ne voir qu'un individu qui a présumément troublé la paix.» Après avoir rappelé que «pendant les festivités, c'est la communauté en général qui célèbre», le coordonnateur du RAPSIM conclut: «Ce n'est malheureusement pas le cas des personnes itinérantes. Celles-ci vivent, à l'occasion des événements de l'été, les mêmes problèmes qu'à l'année longue. Et pas seulement dans leur relation aux policiers. Il s'agit d'une exclusion de ces personnes, jour après jour, du reste de la



(Photo: John Johnston)

Certaines activités publiques sont mieux «garnies» que d'autres en fait de services sanitaires, selon des citoyens.

sécurité. «Même si les policiers usent parfois de brutalité ou, en tout cas, font preuve d'intolérance, même s'il leur arrive d'écoeurer les gars, au moins, quelque part, ce sont quand même des professionnels. Tandis que pour certains agents

D'après Sammy Forcillo, conseiller de St-Jacques et chef de l'opposition à l'Hôtel de ville, il n'y aurait pas de répression policière à l'endroit des personnes itinérantes. Simplement un «encadrement». Si les personnes troublent la paix, elles sont acheminées à la Maison du Père, sans plus. Toutefois, le coordonnateur du Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM), René Charest, en a contre la discrétion qui entoure les opérations nettoyage. «On a l'impression, dit-il, que cela

Ville de Montréal



Sammy Forcillo

Conseiller municipal
District de Saint-Jacques (38)

155, rue Notre-Dame Est
Bureau 017
Montréal H2Y 1B5
Tél.: (514) 872-9565/598-7950

Est-ce qu'itinérance rime avec vacances?

Soeur Nicole Fournier



Être itinérant et aller en vacances ... Est-ce un paradoxe, une possibilité ou une réalité ? Un paradoxe, oui, si vous considérez qu'il s'agit d'une personne **encadrée-de-sacs-et-vivant-sur-un-banc**.

Une personne toujours en vacances, quoi!

Une possibilité, si vous pensez qu'il s'agit d'un être humain capable de cheminement, capable de retrouver le fil conducteur lui permettant de

reconnaître ses fragilités et de les apprivoiser.

Une réalité pour certaines personnes fréquentant l'Accueil Bonneau et O.B.M (Old Brewery Mission).

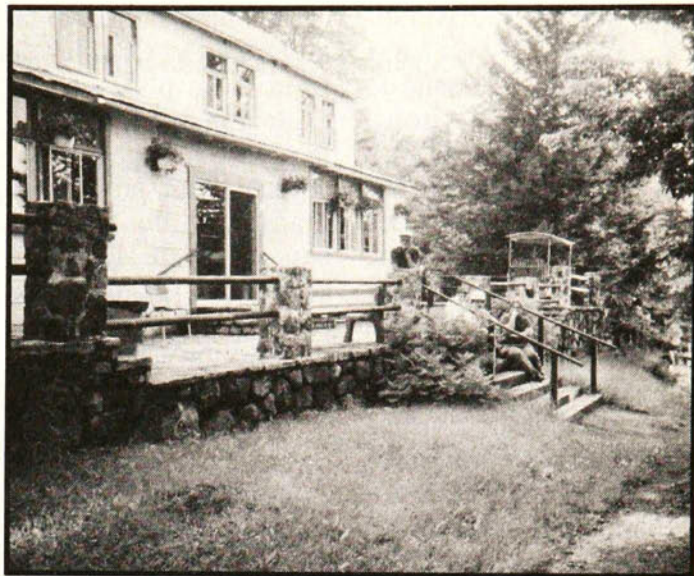
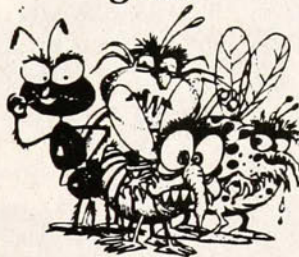
Depuis une quinzaine

d'années, l'Accueil Bonneau a un camp de vacances; c'était autrefois à Carillon, c'est maintenant au Lac Ouimet près de St-Sauveur, à Ste-Anne-des-Lacs. C'était au début un séjour de dix jours; c'est maintenant quatre séjours de six jours pour vingt-cinq personnes à la fois.

Grâce à une communauté religieuse, les Clercs de St-Viateur et à l'équipe de soutien des Camps de l'Avenir, en juin et en septembre, le personnel de la salle de jour

part en vacances au Lac Ouimet avec vingt-cinq personnes recrutées par les intervenants et animateurs de l'Accueil Bonneau.

*Le soir,
un feu de camp
éloigne les
maringouins et
rapproche les
gens*



Grâce aux Clercs de St-Viateur et à l'équipe de soutien des Camps de l'Avenir, certaines personnes fréquentant entre autres l'Accueil Bonneau peuvent aller en vacances au Lac Ouimet.

Que s'y passe-t-il ? Détente et repos. Il y a certes des tâches à accomplir, environ une demi-heure par jour pour l'entretien des lieux communs et le lavage de la vaisselle. Ensuite, c'est la liberté. Si la température le permet, il y a le lac pour la baignade et la pêche. Des activités sont organisées, jeux et excursions en forêt, pour ceux qui le veulent. Le soir, un feu de camp éloigne les maringouins et rapproche les gens.

Tout cela, c'est bon

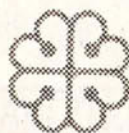
pour le moral. Ça permet de respirer, de vivre autre chose, de créer des liens. On se découvre des talents, on se voit soi-même d'un autre oeil, on découvre les autres. On rit ensemble, on vit dans un autre contexte et on est ensuite content de retrouver la rue Ste-Catherine ou la rue Ontario, mais on n'est plus tout-à-fait la même personne. Le cheminement continue...



ACCUEIL BONNEAU INC.

427 EST. DE LA COMMUNE
MONTREAL, QUE.
H2Y 1J4

Tél.: 845-3906
Fax: 845-7019



Ville de Montréal

Claudette Demers-Godley
Conseillère municipale
de Notre-Dame-de-Grâce (31)

155, rue Notre-Dame Est
Bureau 017
Montréal H2Y 1B5
Tél.: (514) 872-3134

Balcon ville mon amour

Pierre Hamel

Qu'arriverait-il si, par nécessité ou par goût, quelqu'un décidait de passer ses vacances «en ville»? Les pressions de l'entourage risqueraient fort de donner froid dans le dos et des sueurs au front et aux mains. L'expression d'incrédulité sur le visage des proches pourrait sucer le peu d'énergie ayant échappé à la canicule.

«Tu ne sortiras pas de la grande ville de tout l'été? Mais... comment feras-tu?», me demandait un bon ami qui, très bon Samaritain, donnerait sa chemise (surtout en été) pour aider quelqu'un. On le voit bien, l'enfer est pavé de bonnes intentions. C'est comme la ville, en ce temps béni des festivals de toutes sortes.

Comme notre climat montréalais offre plus de froid et de pluie que de chaleur et de beau temps, la plupart des gens s'entendent pour profiter au maximum de la belle saison. D'où le rituel estival des vacanciers de tous poils à la recherche des bonnes grâces de Mère-Nature.

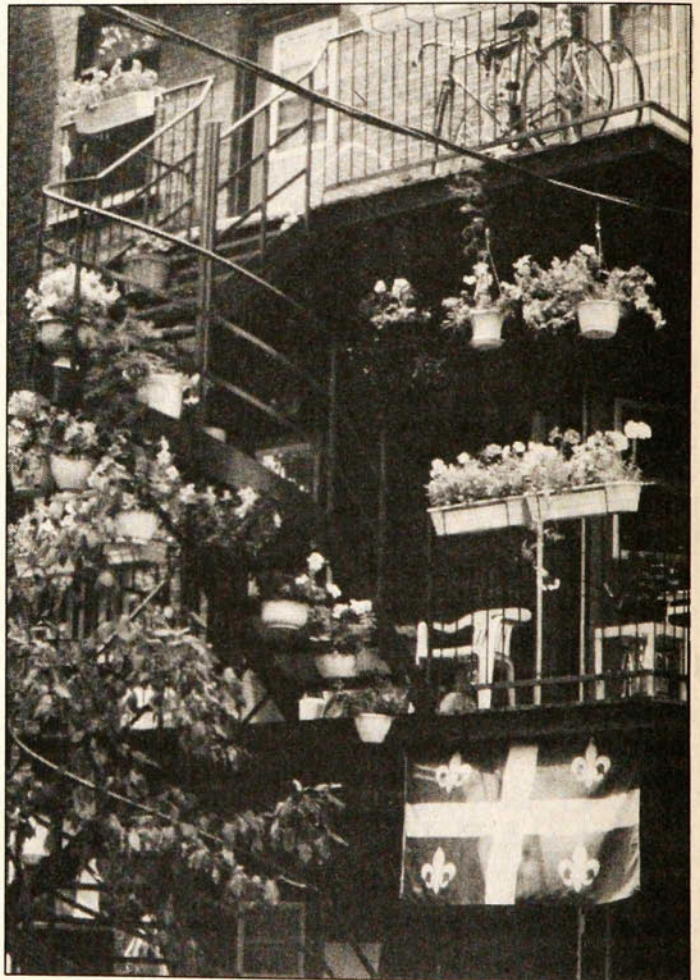
Mais le font-ils vraiment par passion ou s'alignent-ils sur les comportements bon ton de monsieur et madame Tout-le-monde? Peu importe, ils seront nombreux à s'agglutiner sur les ponts avançant pouce à pouce vers les pâturages de bains de soleil et autres «orgies» de plein air.

Le plus cocasse dans tout ça, c'est le formidable remue-ménage pour transporter à la campagne les commodités de la ville.

Les frigos et les télévisions de couleur, parfois même les lessiveuses se retrouveront aussi sur le terrain de camping. Il faut bien ne pas trop se dépayser et conjuguer confort urbain et décor champêtre. Et puis, autour du feu de camp, se permettre de pourfendre les hérétiques qui s'accrochent à leur balcon et ne profitent pas, comme tout le monde, des

heures carillonnées du haut de la tour de l'ancienne église St-Jacques de Montréal? Pour moi, la réponse est claire: je suis le citadin qui préfère les cloches d'église.

Mais qu'important, après tout, le lieu et l'activité de prédilection. Le mot «vacances» implique temps libre et saine gestion de celui-ci. Les amateurs de randonnées



vacances en costume de bain et babouches, à broser le barbecue.

Oh sacrilège! Le crépitement de la flamme en harmonie avec les chants et les cris de joie, près du feu de camp, sonnent-ils donc moins bien à l'oreille que les

pédestres ou à vélo, les mélomanes et les cinéphiles de tout acabit, sans compter les gourmands de lecture, tous et toutes font leurs délices des espaces verts au cœur de la cité. Plusieurs fois centenaires Les grands arbres

Suite à la page 9



RESTAURANT PALAIS MONTCALM

1314 Ontario Est, Montréal, Qué. H2L 1R9
Tél. (514) 527-8581 - Fax: (514) 527-7239



André Boulerice
Député de
Sainte-Marie-Saint-Jacques



ASSEMBLÉE NATIONALE

1951, boul. de Maisonneuve Est
Montréal (Québec)
H2K 2C9
Tél.: (514) 525-2501
Télec.: (514) 525-5637

qui peuplent le Mont-Royal distillent tout autant la sagesse que ne le font leurs congénères du Mont-Tremblant et de tous les Pays d'en-haut.

Parfois, au détour d'un sentier ou dans le bruissement du vert feuillage, quelque muse séduit le promeneur solitaire et l'entraîne dans des rêveries qui lui font oublier les turpitudes de la ville.

Cheveux au vent, le promeneur regagne le balcon de son appartement. Balcon métamorphosé, il va sans dire.



ERRATUM



Nous nous excusons de s'être «trompé» dans le mot mystère du premier numéro de L'itinéraire. Le mystère est complet. De mémoire d'éléphant on avait jamais fait une telle gaffe!

Le droit aux vacances pour qui?

Depuis longtemps, je m'interroge à savoir: les vacances sont-elles uniquement pour les riches?

À bien y penser, en y regardant de plus près, qui, au Québec, parle de vacances? Les riches, les politiciens, les professionnels, la classe moyenne en parle de moins en moins et les autres n'ont pas les moyens ni le loisir d'y penser.

Quant à moi, je crois que tout individu a droit de prendre au moins une semaine de vacances par année afin de se reposer ou de faire le point sur les événements de l'année précédente et de repartir à neuf.

Pour certaines gens, le droit aux vacances est la récompense du travail accompli durant l'année. Cependant, une mère de famille oeuvrant 24 heures par jour, au foyer ou à l'extérieur, ne connaît pas de répit. En 1994, sommes-nous

libres de nos choix lorsqu'on clame que la récession est terminée tout en continuant à faire des coupures sur le dos des plus petits?

Lors d'une rencontre avec Mme Diane Lacasse, devenue à l'âge de vingt ans,



mère de famille monoparentale, elle nous affirme n'avoir jamais eu de vraies vacances. Elle n'a pas choisi de vivre cela.

Après un divorce, elle se retrouve avec l'entière responsabilité de trois enfants en bas âge. Diane est une femme pleine de potentiel qui aurait pu avoir un très bel avenir mais la vie en a décidé autrement.

«Les seules vacances auxquelles j'ai eu droit sont, comme vous l'avez

probablement deviné, celles passées à balconville».

«Après avoir acheté ce qu'il fallait et déboursé des frais minimes pour la colonie de vacances au camp Saint-Vincent-de-Paul (bien entendu avec trois enfants, on ne peut se payer le camp St Donat), j'étais sans le sou».

«Poutant, j'aurais bien aimé pouvoir leur offrir de vraies vacances, comme un petit chalet sur le bord d'un lac, afin de profiter au maximum de la nature et du grand air, mais en vingt ans je n'en ai jamais eu les moyens», explique t-elle.

Aujourd'hui son plus grand rêve serait de se retrouver seule au bord de la mer pour en apprécier tout le calme et toute la beauté. «Étant une grande rêveuse, je veux bien croire qu'un jour je pourrai enfin le réaliser»

Comme tant d'autres, Diane aurait-t-elle droit à une vacance... au moins une fois dans sa vie?

Josette Bouchard



LA FÉDÉRATION DES O.S.B.L.
D'HABITATION DE MONTRÉAL

FOHM

Norma Drolet
Directrice générale

1650 rue St-Timothée, suite 206, Montréal (Québec) H2L 3P1
Tél. : (514) 527-6668 Fax : (514) 527-7388

Louise Harel

ASSEMBLÉE NATIONALE

Députée de Hochelaga-Maisonneuve et présidente de la Commission de l'éducation

Hôtel du Parlement
Bureau 2.20
Québec (Québec)
G1A 1A4
(418) 643-5665
FAX: (418) 646-6640

3987, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec)
H1W 2G7
(514) 527-8986

Les prostituées: esclaves des temps modernes?

Je veux d'abord vous dire bravo pour le journal L'Itinéraire auquel vous collaborez. Je l'ai lu du début à la fin et j'attends la prochaine édition. Je me suis arrêtée, entre autres, à votre article sur la prostitution. Je crois moi aussi qu'il est injuste de persécuter les prostituées et de les emprisonner puisqu'elles sont davantage des victimes que des criminelles. Quant à la légalisation de la prostitution, elle me cause quelques difficultés logiques.

Si on reconnaît que la prostitution est un problème social (socio-économique?) sérieux et que les prostituées sont exploitées, en légalisant la prostitution ne risque-t-on pas de légitimer et de normaliser en même temps le problème, c'est-à-dire l'exploitation de la misère qui en est la source? Ne serait-ce pas une acceptation «officielle» du fait que certaines femmes (et des enfants, et des adolescents aussi) sont exploitées par des hommes (souteneurs, clients et le reste de la société «tolérante» envers les exploités) à cause de circonstances psychosociales et économiques qui les rendent vulnérables? Ne rendrions-nous pas plus difficile encore la situation de ces personnes auxquelles plus de règlements viendraient encadrer le travail? Comment se sentir dans une société où les autorités fiscales percevraient une taxe ou un impôt sur des services sexuels qui sont, en fait, une forme d'esclavage?

Il faut remarquer que le présumé «métier comme un autre» ou «plus vieux métier du monde» est réservé à des individus de groupes plus pauvres et vulnérables. Légaliser la prostitution ne serait-il pas également normaliser et légitimer les inégalités de classe, l'exploitation des moins nantis par les plus favorisés? Si les gouvernements légalisaient la prostitution, ne se sentiraient-ils pas encore moins concernés par les causes de cette forme d'esclavage? Ne se croiraient-ils pas justifiés davantage de ne pas s'attaquer aux inégalités socio-économiques, aux problèmes des jeunes, aux difficultés des familles, aux inégalités entre les hommes et les femmes, de ne pas créer des ressources pour aider les prostituées à sortir de leur situation? Puisque la prostitution serait légale, elle risquerait de ne plus apparaître comme un problème de société mais comme un choix individuel acceptable, non seulement aux yeux des gouvernants mais aux yeux de l'ensemble des citoyens. «Elles font

leur travail», dirait-on. Or, je ne pense pas que la prostitution soit un choix et qu'on puisse accepter comme normales les circonstances qui amènent quelqu'un à se prostituer.

Enfin, après des millénaires à s'interroger sur les circonstances de la prostitution du côté de l'offre, il serait peut-être temps d'examiner les causes de cette exploitation du côté de la demande (les clients et toute l'industrie connexe qui tire d'extraordinaires profits de la prostitution). On prendrait peut-être la véritable mesure du problème et on verrait que légaliser une situation problématique ne la résout pas. Faisons un parallèle entre la prostitution et d'autres formes de violence faite aux femmes. Croirait-on vraiment que le problème se résoudrait de lui-même si, au lieu de considérer le viol ou l'agression contre des femmes en milieu familial, on les légalisait parce qu'ils ont pris des proportions considérables? Il faut situer la question dans le contexte des droits de la personne. On devrait protéger les prostituées contre ceux qui les exploitent et leur donner les moyens de sortir de leur situation parce qu'elles ont le droit à la dignité, à la sécurité et à l'égalité. Mais pas rendre légal l'esclavage sexuel car il deviendrait alors impossible de corriger une situation devenue légale et normalisée.

La prostitution a été légalisée dans plusieurs pays et la situation des prostituées est loin de s'être améliorée. Dans la plupart des cas, elle n'a fait qu'empirer (lisez à ce sujet l'ouvrage «L'esclavage sexuel de la femme» de la sociologue Kathleen Barry, qui a mené pendant dix ans une enquête à travers le monde). Par ailleurs, criminaliser (ce qui n'est pas la même chose que légaliser) les prostituées n'aident en rien la société et c'est une injustice. Peut-être faudrait-il criminaliser plutôt les actes de ceux qui les exploitent et mener une campagne d'envergure contre le chômage, les inégalités entre les hommes et les femmes, les abus familiaux qui préparent souvent la voie à la prostitution. Et surtout se donner les moyens de dépasser le discours pour s'attaquer concrètement à ces problèmes.

Une amie de itinérants et des itinérantes.

Micheline

NON
À
L'EXPLOITATION



Seulement votre hôtel de *Mentana*, de pair avec nos experts-conseils du journal *L'Itinéraire*, peut vous offrir ce forfait-vacances le long des plages cimentées et autres pavés plus ou moins unis de ces régions centrales et méridionales de la grande ville (le Plateau, le Centre-sud et le chic quartier Hochelaga).

En tant que Gentil Organisateur (G.O.) de vos frasques vacancières, permettez-moi d'exciter votre imaginaire: des installations et services, chics et abordables - châssis-doubles à air conditionné, grumeaux coulissants dans les vitres, réfrigérateur à trois temps et deux tablettes (ampoule en sus), ventilateur à piles (piles non-comprimes) - ces commodités, somme toute assez communes sous ces tropiques, vous sont offertes moyennant environ la moitié de votre revenu mensuel, payable d'avance autant que possible.

En cas de difficulté, votre concierge se fera un plaisir de vous présenter un usurier de sa connaissance.

L'hébergement: de rustiques et pittoresques chambrettes équipées de cuisinettes ultrasophistiquées n'occupant qu'un mètre cube; douche et cabinet mixtes pour 10

personnes au bout du couloir; livraison de produits alcoolisés et autres spécialités locales

siteront pas à frapper à votre porte pour vous initier aux nombreuses coutumes autochtones de

avec désenchantement votre émission préférée (en reprise), le cendrier en fer blanc et les vieux mégots à portée de la main et le *Kraft Dinner* refroidi sur la cuisinière.

Il nous reste encore quelques studios, mais hâtez-vous, le premier du mois s'en vient.

Un petit truc: si vous avez manqué votre chance, demandez à un ou une amie de vous sous-louer son sofa: vous profiterez ainsi d'une vacance double-budget pour... deux fois rien.

Considérez enfin votre exemplaire du journal *L'Itinéraire* comme l'indispensable guide *Mi-Chemin* du tropique Centre-Sud. Une dernière question hantera sûrement vos chaudes nuits: comment diable pourrais-je passer mes vacances autrement?

Un chambreur en chaleur



(Photo: John Johnston)

Le site: paradisiaque. C'est à en mourir! Vous en verrez de toutes les couleurs (surtout si vous avez profité de notre service de livraison aux chambres).

à toute heure de la nuit, boudoir dans la ruelle et magnifique vue sur un des murs de l'usine désaffectée à proximité.

Le site: paradisiaque. C'est à en mourir! Vous en verrez de toutes les couleurs (surtout si vous avez profité de notre service de livraison aux chambres). Vous pourrez pique-niquer gratuitement dans nos escaliers si le pit-bull est attaché.

L'exotisme: des *co-carachas* plus grosses qu'au Mexique, des pigeons jadis voyageurs, des chats de gouttière qui vous disputeront la ruelle; vos voisins et voisines sont des amours (tarifs à discuter) et ils n'hé-

la maison.

Les saisons: froid en hiver, chaud en été, tout le confort des appareils à air climatisé, sans appareil et... sans air. Vous en transpirez d'aise pendant la belle saison. Pourquoi alors ne pas rester collés à votre fauteuil en imitation de simili-cuquette et regarder

Tél.: (514) 525-1121

Kinerie Du Village

MICHEL CLARK

2008 AMHERST
MONTRÉAL, QC H2L 3L8

Montréal vu par les itinérants

Cet automne, dans le cadre du 20^e anniversaire du RAPSIM (le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal), le Groupe communautaire L'Itinéraire organisera un projet intitulé «Montréal vu par les itinérants et itinérantes». Une dizaine de sans-abri ont parcouru les rues et ruelles de Montréal munis d'un appareil-photo jetable fourni par L'Itinéraire. Ils devaient prendre des photos de ce que Montréal a de plus significatif pour eux. Nous vous présentons en premier quelques créations de nos photographes itinérants. Vous serez informés de la date et du lieu de l'exposition dans le prochain numéro.

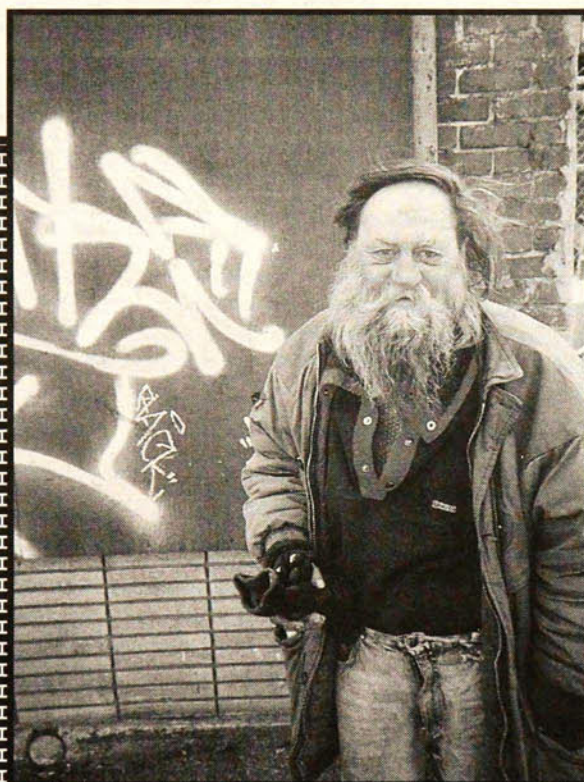


Photo: Éric Groulx



Photo: André Desrochers



Éric Groulx, Photographe anonyme



Photo: Roger Tremblay

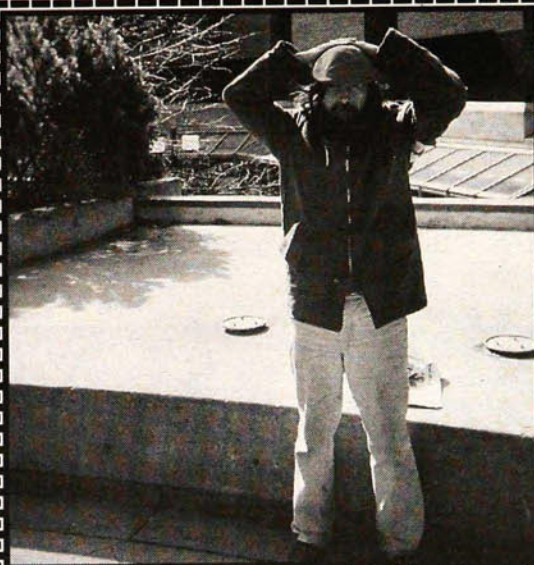


Photo: Éric Groulx

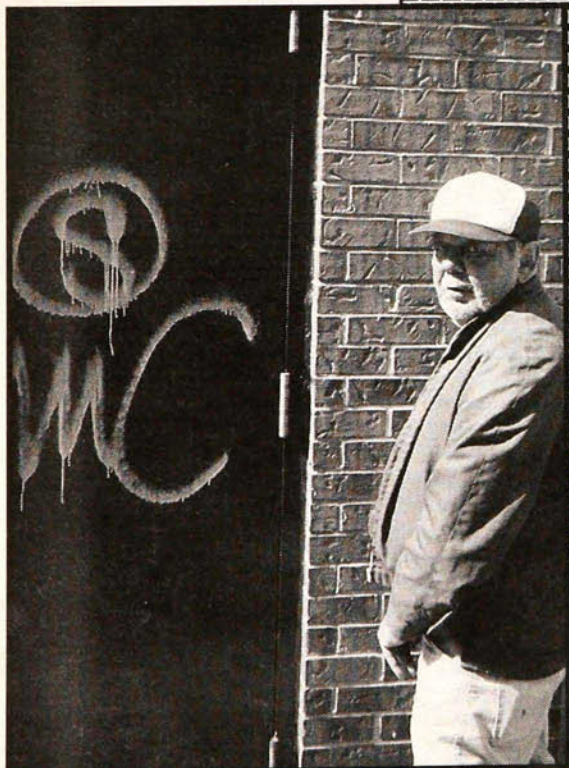


Photo: Éric Groulx



Roger Tremblay, à gauche
Photographe anonyme



Photo: Roger Tremblay

Il se retrouve en traversant le Canada

Je ne savais plus où j'en étais.

J'arrivais au terme d'une misérable saga à travers le Canada.

Une sixième traversée Montréal-Vancouver en six mois. Je me sentais incarner parfaitement le rôle d'un personnage de Dostoïevski dans sa nouvelle "Le songe d'un homme ridicule". Ridicule je l'étais et jusqu'aux os.

Les premiers départs et les premiers retours étaient auréolés d'une griserie douteuse qui n'avait d'égal que l'espoir investi dans ces expéditions. Cet espoir n'était qu'un mirage, qu'une tristesse immense vêtue de joie. En réalité, cette joie était le sommet de ma tristesse.

C'était la fin d'un été et d'un état. Le début de la fin devrais-je dire. Après des milliers de kilomètres d'errance, de privations et d'isolement, je me recontrais finalement sur les rives du Pacifique. Voyager sur le pouce sans-le-sou ce n'est pas toujours drôle. Si en plus on ignore où l'on va, alors là les choses ne s'arrangent pas tout de suite.

C'était la nuit sur cette route longeant la côte ouest de l'île de Vancouver, une nuit humide mais pas trop froide tout de même. Le grondement de l'océan emplissait mon cerveau, ma conscience et ma vie. Rien n'avait plus d'attrait que ce son unificateur, rien d'autre n'avait d'importance.

Après quelques heures de marche sur une route quasiment déserte, je me suis cherché un endroit pour dormir. Les abris entre Tofino et Long Beach sont rares. J'arrivai finalement à une clairière sur le côté droit de la route. J'explorai le terrain autant que possible et je découvris une dénivellation au fond assez uni pour me faire un lit.

La pluie commençait à tomber à grosses gouttes. Dans ces voyages je m'embarassais parfois légèrement de certains objets. Dans le cas présent, je savais qu'au fond de mon sac à dos, j'avais trois sacs verts. En toute hâte, je les sortis. Je coupai le premier sur toute sa largeur, je fis une ouverture près du fond du second et gardai le troisième intact. En vitesse, j'enfilai le premier autour de la taille, j'enfournai mes jambes dans la troisième et je me recouvris la tête avec le second. J'étais en voiture pour une nuit

intéressante.

J'écoutais la pluie claquer sur le plastique et je me sentais en sécurité. C'était la première fois de ma vie que je couchais dans un sac à vidanges. Seul au milieu de nulle part je me mis à sourire, puis à rigoler. Non mais vraiment, il fallait le faire. Prétendre à un destin d'écrivain et se retrouver dans une telle situation. Y a pas de quoi écrire à sa mère. Je pensais à tout, à mon enfance malheureuse, la drogue, des drogues que j'avais ingurgitées et qui n'avaient pas réussi à me tuer ni à me rendre fou. Et l'écriture, la sacro-sainte écriture qui n'en finissait plus de me triturer les noyaux de l'inconscience.

Dans l'enfance, le monde des adultes ne m'intéressait pas. Mon père violent et toujours absent travaillait comme un fou afin de payer la maison, cette maison où je me sentais si mal. Je voyais toute l'hypocrisie de ces gens qui affichaient le bonheur au monde extérieur. Gens malheureux comme je l'étais.

Je haïssais ce corps. Je faisais tout pour le détruire. Il m'arrivait même de me frapper, de m'égratigner les bras et, par la suite, de mariner dans des vapeurs de colère noire à mon égard. En fait, malgré des années d'obsessions de suicide je ne m'étais jamais résolu à passer à l'action. Quelque chose en moi se refusait à cette initiative.

Descendre à Vancouver, en hiver, sur le pouce, sans un sous en poche, est une tentative de suicide. Prendre six caps d'acide, quinze de mescaline, manger et fumer du pot et boire du vin tout à la fois, est une tentative de suicide. Choisir l'auto-destruction c'est hair la vie qui est en soi mais c'est surtout ne pas connaître cette vie, c'est en être coupé et aussi la...

*C'était la première fois de ma vie que je couchais dans un sac à vidanges...
Prétendre à un destin d'écrivain et se retrouver dans une telle situation.
Y'a pas de quoi écrire à sa mère.*

Prix d'excellence 1994 de l'Université Laval

François Thivierge, huit ans d'intervention novatrice

La sérieuse Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, par le biais de la Fondation Simone-Paré, vient de reconnaître l'action du Groupe L'Itinéraire comme étant pertinente et efficace. Enfin, cela ne s'est pas passé tout à fait comme cela mais vous aller voir, c'est tout comme.

F

rançois Thivierge, organisateur communautaire au Centre

Préfontaine, a reçu en mai le Prix d'excellence 1994 en Service social des groupes, doté d'une bourse de 1 000 dollars, qui soulignait le caractère novateur de son travail auprès de la population itinérante de la région de Montréal.

Un travailleur de rue, frayant avec les poignets blancs des directeurs d'école et des doyens de facultés? Qui était-il, et surtout, qu'avait-il fait de si novateur? Il fallait le rencontrer.

Il a 38 ans, il en fait 28; grand, mince, le blanc des yeux clair, pas un poil au menton. Le cheveu frisé en plus. Et il a osé introduire dans le champ de l'itinérance une approche dite d'«empowerment», (voir article



(Photo: Francine Moreau)

François Thivierge, Prix d'excellence 1994 en service social de la Fondation Simone-Paré de l'Université Laval.

page suivante), en l'appliquant au travail de rue et à la mise sur pied d'un groupe communautaire.

Ce qui veut dire qu'il a aimé des désespérés assez pour leur prouver qu'ils avaient des forces et pouvaient les utiliser de manière à se donner une vie meilleure. À l'aide de l'«empowerment», il a démontré qu'il est possible de créer des groupes au noyau stable, là où la précarité extrême des conditions de vie «encourage des stratégies individuelles de survie, centrées sur des objectifs à court terme».

Itinéraire

En 1982, il termine un bac en Arts visuels à l'UQAM. Il a produit des oeuvres, notamment des photos, mais l'art ne le comble pas tout à fait. «Je voulais changer des choses, dit-il, mais voir les résultats de mon vivant».

De 1982 à 1986, François Thivierge travaille à temps partiel à l'unité de désintoxication du Centre Préfontaine. Ce passage marque le début de son combat dans le monde de l'itinérance, engagement qui ne s'est jamais

démenti depuis.

En 1986, M. John Lee, alors directeur des Services professionnels du Centre, fonde le Service communautaire auquel se joint aussitôt François Thivierge, qui y travaille toujours à plein temps. Ce dernier dit devoir beaucoup à M. Lee, dont il s'est inspiré dès le départ.

En 1994, après huit ans de travail de rue et d'organisation communautaire, il vient d'obtenir un bac en Travail social et ne souhaite qu'une chose: continuer d'initier des projets et d'assurer leur survie. Un exemple? Vous en avez un entre les mains. Une preuve de réussite? Une vingtaine de personnes qui participent à fond de train à cette entreprise.



**Le Groupe
communautaire
L'Itinéraire**

**Besoin
de
bénévoles.**



**Appelez-nous au
596-2520**

L'Itinéraire, juillet-août 1994

Une méthode d'intervention innovatrice «Power trip» ou «power tripes»

Carmen Langlois

Le mot pouvoir fait peur à ceux qui n'en ont pas. Généralement utilisé dans des expressions comme «gens de pouvoir», ou «pouvoir en place», il désigne trop souvent des actions contraires à l'accomplissement de la démocratie et peu prometteuses de bonheur pour les personnes qu'elles prétendent servir. Il y a pire: pour plusieurs, le mot est synonyme d'abus, car c'est souvent le seul aspect du pouvoir qui se soit déplacé jusqu'à eux.

Le mot pouvoir peut faire peur à ceux qui l'exercent, surtout quand il est prononcé par d'autres. En particulier s'il s'agit de seigneurs et princesses des parcs et de la rue, dépossédés de tout parce que séduits tout entiers par le charme ravageur de la faiseuse de cirrhose, de la poudre à narine ou de la colle à tapis; ou encore des citoyens sans domicile fixe, reconnus comme pas fiables, qui ne savent même pas qu'ils le sont, citoyens. Et ça revendique!

On utilise l'expression «empowerment», (qui désigne l'action de donner du pouvoir, de l'autorité à quelqu'un), pour décrire ici des prises en charge d'elles-mêmes réalisées par des personnes que l'on croyait irrémédiablement condamnées à des aller-retours en prison, en institution ou à la rue. On

parle aussi d'appropriation du pouvoir.

Les modèles viennent surtout d'Angleterre et sont parfois si simples, si évidents.

Par exemple, des jeunes Anglais se rencontreraient sans préavis, se défoulaient dans des actes délinquants et occupaient leurs temps morts à fixer les lézardes du trottoir. Regardé isolément, chacun respirait l'impuissance, la solitude.

Un travailleur de rue leur demanda où ils se rencontraient d'habitude. Ils énumérèrent deux ou trois endroits qu'il écrivit à la craie sur l'asphalte.

Les jeunes réalisèrent qu'ils formaient un groupe, et pouvaient décider librement d'y appartenir; qu'ils possédaient des compétences et avaient la capacité de les mettre en oeuvre afin d'atteindre des objectifs communs.

Quand on a la force de se plaindre du manque

de loisirs, on a la force de contribuer à en organiser. Et on en arrive un jour à former un groupe autogéré, comme ce noyau qui devint plus tard responsable d'un local pour les jeunes du quartier.

C'est cette approche utilisée dans toutes sortes de milieux qu'a utilisée François Thivierge, organisateur communautaire, mais avec des abonnés des parcs et des

forces, ils pourraient réussir à avoir un toit sur la tête et, qui sait, peut-être même un jour, quel rêve fou, une adresse fixe. Il fallait aussi en conduire régulièrement en désintoxication au Centre Préfontaine et les y accompagner à nouveau lorsqu'il y avait rechute, sans jamais lâcher prise.

C'est le contraire de la victimisation parce que l'on prouve à des laissés pour morts qu'ils peuvent



(Photo: L'itinéraire)

C'est en s'unissant que l'on obtient le pouvoir de se réaliser. Le Groupe communautaire L'itinéraire, fondé en 1990, en est une preuve.

rues en été, des bouches d'air chaud en hiver. En commençant par le commencement: aller avec eux réclamer leur chèque d'aide sociale, leur carte d'assurance-santé, leur certificat de naissance; leur apprendre à gérer leurs quelques piastres durant un mois, s'entêter à leur démontrer qu'en unissant leurs

agir sur leur vie. C'est le contraire de la dépendance parce qu'ils deviennent graduellement autonomes.

Personne ne donne de pouvoir à personne: le pouvoir s'acquiert, se prend. Ce que peuvent faire par contre des gens

suite à la page 17

«Power trip» suite de la page 16

plus favorisés, moins amochés, ou tout simplement de bonne volonté, c'est de soutenir

d'indécence avec certains discours ambiants, parce que dans ce cas-ci, c'est vrai.

reux ou malheureux, de ses gestes. Un savoir impossible à acquérir cependant pour qui n'a jamais eu l'occasion de prendre la plus banale des

de jouer les niaiseux: «pas de pouvoir, pas responsable», se disent-ils. C'est un leurre: là où il y a de la vie, il y a du pouvoir.

C'est un exercice difficile aussi pour les privilégiés au départ, intervenants, animateurs ou autres dirigeants: ils doivent être assez adultes pour déléguer peu à peu leurs fonctions de pouvoir, sans se départir pour autant de leurs responsabilités. C'est le «power trips»: du coeur en guise de cheval-vapeur.



Donner du pouvoir, c'est souvent un sacrifice pour ceux qui en ont: c'est toujours un changement de régime.

Serjos

des actions propices à la prise en charge des démunis par eux-mêmes. On peut même dire que c'est rentable pour la société, sans rivaliser

Exercer le pouvoir, cela s'apprend. Cela veut dire aussi le négocier et, forcément, le partager. Comme on apprend à assumer les effets, heu-

décisions.

Enfin, plus apeurés encore que les types mentionnés ci-haut, il y a ceux qui considèrent plus confortable et sécuritaire



Suite de la page 14

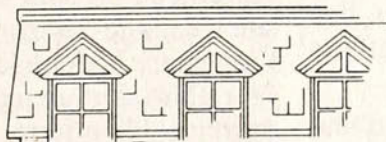
tourner en ridicule lorsque d'autres, moins malades, en parlent sous le vocable de vie spirituelle, vie équilibrée, de beauté, de santé et surtout de bonheur.

Après plus de dix ans d'abstinence de drogue et d'alcool, la vie refusée reprend sa place. Je réalisais dernièrement combien j'avais été fidèle au conditionnement acquis dans ma jeunesse, combien je reflétais avec succès les réflexions négatives de l'entourage qui me taxait d'incapable, de bon-à-rien et quoi encore. Depuis quelques années je m'occupe de mon corps, je m'entraîne

régulièrement, je prends des suppléments alimentaires et je surveille mon alimentation. Il est temps maintenant de toucher encore plus profondément à

ce que désire le Petit Robert, celui qui est le détenteur de la clé de mon paradis, de mon succès. «Le moulin de Dieu moude lentement, souligne un

adage soufi, mais il moude sûrement».



L'osbl de l'habitation!

Travaux d'entretien
d'immeubles résidentiels
et commerciaux
Réparations et rénovations
Expertises de préachat

Logistique

Entrepreneur général
et gestionnaire

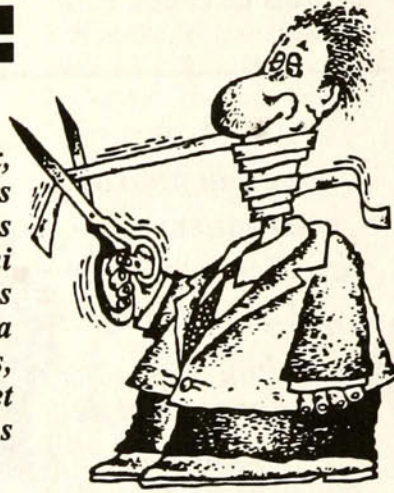
1503, Lafontaine
Montréal H2L 1T8
Tél.: 524-5015
Télécopieur: 522-7070

Loi 120: Des enjeux politiques et sociaux

Groupes communautaires en péril?

René Charest
Coordonnateur RAPSIM

La réforme de la Santé et des Services sociaux, la Loi 120, appliquée en octobre 92, exerce toujours des pressions importantes sur les groupes communautaires. Je profite ici de l'occasion qui m'est offerte pour en décrire les impacts spécifiques sur les organismes travaillant auprès de la population itinérante de Montréal. Nous parlerons, en particulier, de l'atteinte que le gouvernement et ses appareils portent à l'autonomie des ressources communautaires.



Les groupes communautaires, et la population qui en a besoin, risquent de souffrir des coupures gouvernementales dans le domaine de la Santé et des Services sociaux.

Tout d'abord, c'est quoi un groupe communautaire?

Nous parlons ici de groupes qui se sont constitués suite à l'effort des citoyens(nes) à se donner des outils afin d'améliorer leurs conditions de vie et de santé ou celles des populations dites marginales. Plusieurs de ces ressources ont voulu proposer une alternative aux modèles institutionnels ou ont rempli une brèche laissée béante par ces mêmes institutions.

Règle générale, ces ressources, au-delà des services qu'elles offrent, sont d'abord des lieux de rassemblement et d'appartenance pouvant constituer des ponts entre les structures dites officielles et les populations dites marginales, en plus de jouer un rôle de défense et de promotion des droits de ces populations. Un élément important à souligner ici: les ressources communau-

taires cherchent à agir auprès des personnes sur une base volontaire, sans lien institutionnel obligé.

Péril en la demeure

Depuis quelques années, les groupes communautaires sont conscients que le nouveau cadre de la Loi 120 risque de mettre en péril l'existence même de ces ressources alternatives, volontaires et démocratiques. Car la reconnaissance des groupes communautaires qui est contenue dans la Loi 120 concerne exclusivement le volet des services qui sont offerts par ces groupes.

Il ne s'agit pas d'une reconnaissance large qui tienne compte de l'enracinement de ces ressources dans la communauté ou de leur pratique alternative à l'institution. On se doute bien que cette reconnaissance des groupes communautaires sert une orientation bien précise qui se pratique aujourd'hui au palier gouvernemental.

Dans un contexte de coupures budgétaires, devenues la lubie principale des gestionnaires, il est bien alléchant de reconnaître des groupes qui ont eu recours à une partie minime des fonds publics et de leur attribuer une partie importante des services sans compensations financières adéquates.

Les enjeux

Pour comprendre concrètement comment ces enjeux se sont dessinés dans le secteur de l'itinérance à Montréal, il faut faire ici un court exercice historique. En novembre 91, peu après la fermeture de Dernier Recours, épisode tristement célèbre dans l'histoire du phénomène de l'itinérance à Montréal, le ministère de la Santé et des Services sociaux et la Ville de Montréal ont conclu une entente sur la distribution des fonds antérieurement remis à ce centre d'accueil et de référence.

Mais il s'agissait beaucoup plus que d'une simple distribution d'argent! À la même période, le MSSS avait déposé le livre blanc sur la Santé et les Services sociaux, **La réforme centrée autour du citoyen**, dans lequel le ministre prévoyait reconnaître les groupes communautaires et les financer dans un nouveau cadre partenarial appelé le PROS (Plan d'organisation des services).

Comme l'occasion se présentait, le MSSS n'a pas hésité à créer un lieu de concertation et obliger les groupes communautaires à y souscrire s'ils voulaient obtenir un montant de financement additionnel à leur ressource. D'emblée, on imposait les nouvelles règles du jeu en matière d'orientation des services sociaux. La base du «partenariat forcé» était créée.

Faire pression

Le travail du RAPSIM, dans le cadre

du plan conjoint, aura été de faire pression sur les décideurs afin qu'ils révèlent clairement leurs intentions sur la planification des services dans le secteur de l'itinérance. D'une part, nous avons réclamé une échéance au plan conjoint MSSS-Ville de Montréal car nous avons peur que ce lieu de concertation se transforme, comme par magie, en un PROS sans que nous soyons en mesure de négocier notre engagement face à ce cadre.

Dans ce contexte, les décideurs nous demandaient d'être patients et d'attendre le protocole inter-ministériel sur l'itinérance qui devait s'avérer le guide d'action général en matière d'itinérance au Québec.

Au lieu de patienter, nous nous sommes au contraire préparés à ce qui devait logiquement arriver, soit la mise en place d'un plan d'organisation des services dans le secteur de l'itinérance. Au mois de mars 93, le RAPSIM a adopté une série de résolutions qui s'avéraient être des conditions de participation au nouveau cadre de planification de services coordonnée par la Régie régionale.

Si nous faisons une synthèse de ces résolutions, le RAPSIM exigeait que les groupes communautaires soient reconnus comme des groupes autonomes et financés adéquatement. Nous exigeons également que les portes de sortie à l'itinérance, (logement

social, employabilité, éducation, etc) soient reconnues comme des priorités à suivre dans le travail de planification des services dans le secteur de l'itinérance à Montréal

Et nous avons eu raison d'agir ainsi puisque en avril 93, la Régie régionale a obtenu le mandat du palier provincial de mettre sur pied un plan d'action régional sur l'itinérance. Le RAPSIM, ainsi que plusieurs partenaires du secteur de l'itinérance ont été conviés à participer à un processus de réflexion sur le plan d'action. Le RAPSIM, fort de son mandat, a exercé, en compagnie de plusieurs groupes, une pression sur la Régie régionale qui s'est avérée fructueuse jusqu'à maintenant.

Le document sur le **Mécanisme de coordination régionale sur l'itinérance** été adopté récemment par le RAPSIM, moyennant certaines appréhensions qui échappent au cadre que le RAPSIM a négocié avec la Régie régionale. Ces restrictions sont cependant importantes et elles indiquent la voie à suivre dans la bataille à mener cette année. Bien que l'autonomie des ressources communautaires soit reconnue convenablement dans le plan d'ac-

tion, nous craignons plus que jamais que les ressources communautaires soient assujetties au réseau institutionnel dans les prochaines années.

Le danger règne, en particulier, dans le secteur des ressources en hébergement à court et à moyen terme. La dernière année a vu se dessiner des pressions énormes sur certaines d'entre elles à qui on réserve un financement, mais à la condition qu'elles se conforment aux directives institutionnelles.

Ce qui cause beaucoup de frustration de la part des ressources communautaires en hébergement, puisque ces dernières travaillent dans le

secteur de l'itinérance depuis 15 ou 20 ans, alors que l'Etat et les institutions du réseau public reconnaissent ce phénomène depuis 7 ans à peine.

L'avenir

Reste à savoir aussi si le MSSS reconnaîtra le **Mécanisme de coordination régionale** tel que négocié par les groupes communautaires du secteur de l'itinérance. Il est possible que les grands patrons de ce secteur refusent de le reconnaître, puisque le plan d'action tel que négocié ne correspond pas à l'orientation du

Protocole inter-ministériel sur l'itinérance qui a été finalement déposé au mois de septembre 93. Ce protocole n'a pas répondu aux attentes des groupes communautaires et ce, pour plusieurs raisons.

Comme nous l'avons exprimé lors d'une conférence de presse au mois de décembre 93, le protocole perçoit le phénomène de l'itinérance beaucoup plus avec la lorgnette de l'épidémiologie que celui de l'approche globale. Elle cherche beaucoup plus à solutionner les problèmes de santé liés au phénomène de l'itinérance plutôt qu'au phénomène en soi et aux causes qui les sous-tendent: la pauvreté les problèmes de logement, etc.

Au lieu de s'engager dans un plan d'action qui va résolument nulle part, le RAPSIM avait décidé d'en exiger une révision complète. Le MSSS et ses partenaires ont jusqu'à maintenant fait la sourde oreille à cette demande. Et il est possible qu'il exige de son exécutante, la Régie régionale, d'en appliquer le contenu intégral cette année.

La lutte des groupes communautaires en itinérance pour le maintien de leur autonomie et un financement de base adéquat est inévitablement une voie importante à poursuivre pour l'année. Et nous sommes conscients que la marche



Suite à la page 22

Après 25 ans de vadrouille

Rosaire est dans la rue... pour vendre de l'information

Jean Le May

Rosaire n'est pas trop superstitieux. Il porte le numéro 13 chez les nouveaux camelots du journal L'itinéraire. Il a fait un départ fulgurant.

«J'ai vendu 80 journaux en quatre heures! Sij'avais travaillé jusqu'à 9 heures, j'en aurais sûrement vendu 130 ou 140.»

Rosaire parle avec enthousiasme, interrogé par des gens du groupe l'Archipel d'Entraide, à Québec, qui sont venus visiter leurs nouveaux amis de L'itinéraire, sur la rue Ontario. Pressé de questions de toutes parts, Rosaire explique qu'il a son territoire et qu'il y tient: «Je vends à l'endroit où tout récemment encore je quêtais. J'aime mieux que les vendeurs ne viennent pas sur mon terrain.»

Car voyez-vous,

Rosaire tient au travail bien fait et semble croire qu'en ce domaine on est jamais aussi bien servi que par soi-même.

«L'itinéraire est un très bon journal, explique-t-il encore. C'est une bonne cause. Je crois qu'il faut toujours y aller avec délicatesse avec les gens. On doit faire attention de ne pas choisir un vendeur qui serait grossier.»

«Moi je fais mon travail honnêtement, poursuit-il en faisant allusion à un lourd passé judiciaire. Je suis très fier de dire que les policiers ne viennent plus chez moi me reprocher des choses. Quelque chose a changé dans ma mentalité: mon moral est meilleur. Avant je ne parlais à personne.»

Amené à préciser les sources de ce changement profond, Rosaire avoue qu'il a appris à connaître Dieu tel qu'il le conçoit et qu'en cours de route on lui a aussi appris à aimer.



(Photo: Josette Bouchard)

Rosaire, un digne représentant de l'idéologie du Groupe communautaire L'itinéraire.

Mais c'est au sujet de l'accueil reçu à L'itinéraire qu'il est le plus volubile.

«Ici, ils m'ont accepté tel que j'étais. Danielle (la coordonnatrice du groupe) ne m'a jamais posé de questions. On me regarde avec un sourire. C'est bien pour dire avant je ne marchais même pas sous mon vrai nom». Et Rosaire de prodiguer ses recommandations pour l'engagement d'autres vendeurs. «Ne demandez pas l'impossible, ce sont des gars qui n'ont presque jamais travaillé de leur vie. Avant d'envoyer un gars vendre sur la rue, donnez-lui confiance. Parlez avec lui et faites comme ils ont fait ici avec moi»..

Les gens de l'Archipel d'Entraide de la ville de Québec de même que les personnes de L'itinéraire écoutaient religieusement. On aurait pu entendre voler une mouche. Un beau moment venait de se passer.

Et très pratique, un membre de l'Archipel d'Entraide échafaudait des plans de distribution d'un futur journal mensuel et voyait même notre ami Rosaire comme chef des vendeurs de son équipe, surtout qu'il connaît bien le coin de Québec aussi.

Heureusement pour L'itinéraire, la séance de repêchage n'aura pas lieu de sitôt.

L'itinéraire, juillet-août 1994

LE REFUGE DES JEUNES
accueil de nuit pour jeunes hommes

Stacey Labelle
Directrice

3767, BERRI
MONTREAL, (QUÉBEC)
H2L 4G7 ☎ 849-4221



Vendre des journaux Un choix pour Sylvain

Roger Hébert

Il était là, à la porte de la pharmacie sur Mont-Royal, désespéré. Ça ne semblait pas un bon jour pour lui. Je l'ai quand même abordé pour l'intéresser à la vente du journal L'itinéraire.

À peine avais-je terminé de lui expliquer le fonctionnement qu'il me dit: «Tu tombes bien le grand, parce que je sors juste d'en-dedans (prison). J'essaie de quêter de l'argent depuis ce matin et... pis ça marche pas. Je commençais à me mettre dans la tête de faire une passe (vol).»

À peine était-il parti avec les cinq premiers journaux gratuits que je le vis revenir dans le temps de le dire.

«Ça marche bien, c'te

affaire là, le grand. Ça se vend bien.»

Et le voilà qu'il réinvestit l'argent qu'il vient de faire. «Tu vas m'en donner dix autres».

Ceux-là sont à 50 cents chacun et il les revendra 1 dollars, comme prévu.

Très bon vendeur, Sylvain revient me voir pour acheter d'autres exemplaires. Il passera ainsi toute la journée et une bonne partie de la soirée à vendre l'itinéraire sur la rue. De son propre aveu, il a oublié l'idée de faire une passe.

Depuis ce samedi-là, Sylvain revient tous les

jours à la pharmacie pour renouveler son stock de journaux. Il commence sa journée à crédit et c'est reparti. Il m'a avoué dernièrement qu'il a plus de difficulté à «bummer» (quêter) depuis qu'il a commencé à vendre le journal et que quelque chose avait changé dans sa façon d'aborder les gens.

Sylvain a déjà fait beaucoup plus d'argent, et en serait encore capable, à vendre autre chose(...) que le journal L'itinéraire mais il trouve plus «trippant» son nouveau contact avec les gens.

Il est bien sûr le seul maître de sa façon de dépenser son argent

gagné par ce travail honnête mais déjà il a perçu comme un *bonus* l'espèce de sentiment d'accomplissement et de valorisation procuré par la vente du journal.

En pensant à l'évolution récente de Sylvain, il m'est venu la réflexion suivante: de nos jours, le recyclage est à la mode. Nous récupérons le papier, le carton, le verre et le plastique. Que faisons-nous cependant de l'énorme potentiel humain qui se perd chaque jour dans la rue?

Il me semble que l'initiative de L'itinéraire est un début de réponse...



Beaucoup de gens veulent lire L'itinéraire!



Offrez-leur ce droit à l'information.
Joignez-vous à l'équipe de camelots de L'itinéraire
en appelant au 597-0238.

Suite de la page 19

est haute dans une conjoncture où la lutte au déficit de l'Etat est devenue la priorité absolue qui se place au-dessus des besoins de la population démunie.

Nous croyons également, au RAPSIM, que cette lutte devra se diriger à contre-courant de la régionalisation et de la décentralisation, et cibler

ainsi le ministère de la Santé et des Services sociaux, auquel nous demanderons une véritable reconnaissance du phénomène de l'itinérance et des groupes communautaires qui évoluent dans ce secteur. C'est au véritable stratège qu'il faut s'adresser.



Boîte aux lettres

**Nous attendons vos lettres,
opinions et commentaires,
à l'adresse suivante:**

JOURNAL L'ITINÉRAIRE
1223, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2L-1R5
Tél.: (514) 597-0238

Mardi, le 31 mai 1994

Bonjour à vous tous !

Après avoir pris part à ma façon à votre journal, je tiens à vous remercier de m'ouvrir le coeur et les yeux face à votre mode de vie.

J'ai lu votre journal de long en large et il m'a été instructif car c'est quand vous vous engagez qu'on vous remarque le plus. C'est loin d'être un reproche à ceux et celles qui ne s'engagent pas, ils ne sont probablement pas prêts à le faire. Je me sens un peu maladroite de par mon approche, j'espère que vous me pardonnez...

Tout ce que j'essaie de vous faire part c'est que j'appuie votre geste, j'ai aimé vous lire et que le monsieur qui m'a vendu son journal m'a initié à son monde par son approche simple et spontanée.

Merci, j'ai hâte de vous relire bientôt et je vous dit le mot de cambronne (Merde) .

Maryse, étudiante.

P.S. C'est un très bon endroit le coin Ste-Catherine et Mc Gill Collège pour la vente du journal.

Continuez, j'admire votre force de caractère et votre persévérance !

Bravo à tous !

Le Groupe Communautaire L'itinéraire a besoin de votre aide pour réaliser ses projets. Les personnes qui le désirent peuvent envoyer un don et le joindre au présent coupon. Un reçu de charité sera émis à votre demande pour tout montant de dix dollars (10.00\$) et plus.

Votre nom :

Adresse:

Téléphone:

Montant:

Je désire un reçu d'impôt

**S.V.P. Envoyer vos dons à
Groupe Communautaire
L'itinéraire
1223 est, Ontario
Montréal, Q.C.
H2L 1R5**

Suite de la page 6

collectivité. Avec, en prime, des rapports conflictuels dans les domaines de la sécurité publique (forces de l'ordre) et des services sociaux et de santé (cliniques et urgences des hôpitaux).»

D'autant plus qu'en arrière-plan des festivités, l'été en cours risque d'être chaud. Dans sa livraison des 11 et 12 juin 94, le Devoir rapportait la création du «tout nouveau comité des résidants du carré St-Louis, qui fait pression sur la Ville et

sur les forces policières pour qu'ils "nettoient" l'endroit, devenu au fil des ans un "dépotier public". L'article, signé par la journaliste Martine Turenne, était coiffé du titre: *Carré St-Louis: la lutte des classes*, avec en sous-titre: *Les résidants en ont assez des flâneurs indésirables*. Des habitués de l'endroit parlent sans ménagement des résidants: «Ce sont des bourgeois conservateurs aux tendances répressives».

Si la lutte contre les revendeurs de drogue fait consensus, tant chez les résidants que parmi les habitués, les uns et les

autres ne s'entendent pas sur le type de visiteurs qui devraient être acceptés. «Marginaux, d'accord, poètes ou écrivains, bien sûr, mais paumés et junkies, c'est trop».

Toujours selon Le Devoir, des résidants se plaignent de la forte odeur d'urine. A quoi rétorquent des habitués du lieu: «Mais pourquoi ne nous installe-t-on pas des toilettes publiques?» De façon un peu abrupte, certes, nous voilà ramenés à l'essentiel: la satisfaction des besoins de base.

La vigilance des citoyens au sujet de

l'exercice des droits démocratiques communs à tous ne peut se permettre de faire relâche. Dès qu'une partie de la population se sent brimée ou laissée pour compte par la collectivité globale, cette situation engendre toujours malaises et tensions. Faut-il le redire, l'être humain est un animal raisonnable, chacun de ces deux termes étant indissociable l'un de l'autre. A longueur d'année!



Re-Cyclepop — Denis Blanchard

Un commerce original de vélos usagés



Il y a toutes sortes d'idées qui naissent dans le cerveau humain lorsque le mot recyclage émerge. C'est ce qui a motivé Alain Huguelet et ces copains à se lancer dans le recyclage du vélo usagé. Alain travaillait dans un magasin de vélos haut de gamme et il a réalisé qu'il était difficile de satisfaire aux demandes de la clientèle de vélos usagés.

Suite à cette constatation, Alain et des copains ont décidé d'ouvrir une succursale de vélos usagés sur la rue Ontario qui offre un service de réparation, de location à court terme et d'entreposage. De plus, un service de réparations est offert pour les travailleurs qui utilisent leurs vélos l'hiver. Cette chaîne de magasins de vélos recyclés comprend quatre succursales réparties sur l'Île de Montréal.

Chaque vélo recyclé est mis au point par les cinq techniciens qualifiés qui travaillent au sein de ce commerce et un commis-vendeur répond aux diverses demandes des clients.

Ce commerce, étant situé au 1216 Ontario est, sur le parcours du Tour de l'Île, les responsables de cet événement ont demandé à Re-Cyclepop de décorer la devanture de leur commerce. Durant cet événement, les techniciens ont offert bénévolement et gratuitement un service de dépannage pour les cyclistes participant à l'événement Tour de l'Île.

Félicitations à Re-Cyclepop pour sa participation.

Nouveau service aux locataires

Depuis le 6 juin 1994, le Groupe Communautaire L'Itinéraire offre un nouveau service pour venir en aide aux comités de locataires et/ou aux individus qui se sentent brimés dans leurs droits de locataires dans le milieu du logement social.

Les objectifs de ce comité sont les suivants: donner de la formation auprès des comités de locataires membres, établir des liens de communication, sensibiliser et mobiliser les locataires des organisations sans but lucratif dans le domaine du logement social et des autres formes de logement social, représenter et revendiquer auprès des différentes instances pour promouvoir les droits de locataires et du logement social, enfin encourager et soutenir la participation à l'autogestion de leurs organismes par les locataires.

Les locataires et les comités de locataires de logements sociaux pourront se prévaloir de ce service en contactant Denis Blanchard au comité de locataires du Groupe Communautaire L'Itinéraire, situé au 1223 Ontario est Montréal (Qué.) H2L 1R5; téléphone 596-2520.